

Les utopistes et le redzipets... trente ans après

Autor(en): **Pahud, Claude**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **34 (1997)**

Heft 1308

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1015181>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les utopistes et les redzipets...

À l'aube des années nonante éclate le scandale des fiches, dans le sillage de l'affaire Kopp. On découvre que 600000 personnes ont été surveillées, épiées, pour leurs opinions politiques, jusque dans les recoins de leur sphère privée. Un mythe au moins du gauchisme aura tenu la route: Big Brother surveillait les déviants, même si – grotesque Ubu – il le faisait mal, et même s'il n'a pas eu besoin d'utiliser ces matériaux. Mais si la situation politique s'était durcie...

*Le film **Connu de nos services**, de Jean-Stéphane Bron, retrace cette époque. Il a été présenté sur la **Piazza Grande de Locarno**.*

LE DÉCLENCHEUR DU film est la retranscription minutieuse d'une conversation entre Claude Muret et sa mère, alors que celui-ci était à Paris, en mai 68. Les mots intimes, les sentiments, les espoirs ressurgissent trente ans plus tard parmi les cinquante pages des fiches de Muret, par l'entremise de la dactylographie appliquée d'un fonctionnaire besogneux, inconsciente bonne fée et entremetteur involontaire...

Une des forces de ce film est la présence des ficheurs. C'est après de longs mois de démarches administratives et d'entretiens que la situation s'est débloquée: les fonctionnaires maintenant à la retraite ont été déliés de leur secret de fonction et ont accepté de témoigner.

Ces représentants officiels de l'Autorité, de la réalité et du sens commun, ont été professionnellement obligés de comprendre les gauchistes, de ne pas rester «des ignares». «Il fallait beaucoup lire», prétendent-ils: des livres d'économie marxiste, des tracts. Par l'étrange proximité univoque qui les unissait aux révolutionnaires, ils développaient – parfois ou avec le recul des ans – une sorte d'affection pour leurs sujets d'observation; affection teintée de paternalisme pour ces jeunes à qui «rien ne manquait», qui «crachaient dans la soupe» et gaspillaient leur jeunesse à défendre toutes les causes prétextes, «en vain». Les ficheurs savent bien, eux, que «le levier pour changer le monde n'existe pas».

Les fiches sont le reflet de l'adage maison: «tout est intéressant dans le renseignement». «Tout» ce qui a pu être observé s'y trouve, les protagonistes bien sûr, mais aussi les lieux de vacances, les faits insignifiants, les conversations téléphoniques retranscrites jusqu'au moindre soupir, – avec les commentaires et appréciations moralistes d'usage. C'est cependant cette matière humaine qui permet à Jean-Stéphane Bron de retrouver l'épaisseur de cette période, et aux espionnés leurs souvenirs.

Les interviews des militants renvoient à cet univers d'ébullition, aujourd'hui impensable, de recherche, d'implication totale pour changer la vie. Pour eux, la révolution, c'était certain, était en marche et la classe ouvrière allait se réveiller...

La gauche était pourtant profondé-

ment divisée. Du POP stalinien s'exclurent les trotskistes et les maoïstes. Ces partitions en tendances se firent dans un climat d'affrontement que l'on n' imagine qu'avec peine. Ces choses étaient sérieuses: des amitiés, brisées, ne se recollèrent jamais.

La révolution au quotidien, à la mode mao, se déroulait principalement dans la communauté créée dans une maison à Préverenges. Fêtes, réunions rituelles le dimanche soir, libération sexuelle, alcool, et psychotropes. La vie semblait intense, rythmée de moments forts, affectifs et politiques. Claude Muret rappelle qu'«à l'époque, on pensait que ne pas aller assez loin, c'était au moins aussi dangereux sinon plus, que d'aller trop loin». Certains craquent; le groupe n'arrive pas à régler tous les problèmes: «on pensait des trucs cons, on pensait que l'amour suffisait à retenir quelqu'un». Un suicide marque profondément les membres de la communauté, la fissure est là. Et cette révolution qui se fait attendre...

Jean-Stéphane Bron construit son film par enchaînements: le coup de téléphone avec la mère de Muret amène à présenter ses parents, militants communistes bien connus; une action antimilitariste rapportée dans les fiches conduit à faire parler les complices; retour aux fonctionnaires qui évoquent les «trublions» d'alors. Chacun apportant un coup de projecteur, le puzzle se complète.

Le travail de Jean-Stéphane Bron est un travail sur la mémoire. La caméra, la bande son restituent par petites touches, recomposent les existences, les personnages, leurs relations et le climat d'alors. Les anecdotes prennent un sens dans l'histoire plus large, les relations humaines et les sentiments ressurgissent, se lisent aussi dans les yeux, les sourires ou les larmes qui remontent.

La juxtaposition des scènes provoque habilement des effets humoristiques. Car la distance et l'ironie sont toujours présentes dans le film. Le cinéaste, humainement proche et sympathisant, utilise la caméra avec un grand respect. Gros plans et fond flou donnent au sujet toute la place qui lui revient.

Les «ficheurs» de la «brigade nuage» – mystérieuse et installée au dernier étage d'un immeuble – sont filmés de

trente ans après

façon à ne pas être reconnus. Bouches, yeux, flou, selon leur volonté ils restent anonymes, – il est vrai aussi que les forces normalisantes possèdent mille visages; ou l'unique masque du sens communément admis.

De toutes et tous émane bien sûr la nostalgie, de la jeunesse sans doute, de l'intensité et de l'enthousiasme surtout. Les forces de l'ordre y sont aussi sujettes: «la contestation parfois amène du changement», «ça vivait», on se demandait «ce qu'ils allaient bien inventer».

Au sortir du film, on peut se retrouver désespéré, dans cet univers de surfers déboussolés qui s'évertuent à glis-

ser sur la surface d'une société monocorde et hostile.

Ces gauchistes s'étaient immergés dans la révolution à corps perdu, se risquant à vivre leur utopie, à «se plonger au-delà de [leurs] limites», y laissant nombre de plumes, parfois la raison, mais pas forcément toutes leurs valeurs, ni tous leurs rêves.

Et il y a les autres, ceux qui, bienheureux, ont réalisé leur rêve le plus cher, comme Ernest Hartmann, le policier lausannois «qui prenait un peu trop de plaisir à faire son boulot», – il a pu acquérir une petite maison. cp

Sortie: à Genève le 22 août; à Neuchâtel, le 26; à Lausanne et Fribourg le 29.

Festival du film de Locarno

LE 50^{ÈME} FESTIVAL international du Film de Locarno s'est achevé le samedi 16 août par l'attribution du Léopard d'Or à *Ayneh* de l'Iranien Jafar Panahi. Le public, très nombreux cette année, a pu visionner des films en tous genres, fictions, documentaires, vidéos, le tout agrémenté de plusieurs rétrospectives (Bertolucci, K. Tai). Samedi 9, *Face/Off* de John Woo, super-production américaine – avec John Travolta en justicier – a attiré la foule sur la Piazza Grande. Les sponsors officiels du Festival (UBS, Télécoms) ont sans doute pesé lourd dans cette pente hollywoodienne du prime time, dont l'image jusqu'ici audacieuse voire pionnière de Locarno ne peut que pâtir.

Existence et sentiments

Mais la plus spectaculaire ovation du public a eu un tout autre objet, *Gadjo Dilo*, de Tony Gatlif, réalisateur en 1993 du superbe documentaire *Latcho Drom*. Jouant sur la limite entre la fiction et le documentaire, Gatlif a réalisé un film sensible sur la vie des Tziganes de Valachie. Stéphane (Romain Duris), un jeune Français, voyage en Roumanie à la recherche d'une musique fétiche de son père récemment décédé. Jeune ethnographe improvisé, muni d'un enregistreur, il part à l'affût des mélodies tziganes. Froidement accueilli, il est finalement intégré par les

soins du vieil Isidore, le musicien. Le séjour dans le village tzigane, la rencontre de la danseuse Sabina (Rona Hartner), la découverte naïve des valeurs et des coutumes du lieu, tout renvoie à une ethnographie sentimentale derrière laquelle se profile l'image paternelle. Histoire tragique et brutale de la condition tzigane, présentant une altérité sans concession, *Gadjo Dilo* est un film militant pour les droits d'un peuple mais aussi un précieux moment musical.

Venu de Suisse, on a apprécié – mis à part un épuisement progressif de l'intrigue – les moments intimistes et les trouvailles burlesques de *Chronique* du genevois Pierre Maillard, narrant les chemins respectifs d'un homme, Peter (Jean-Quentin Châtelain) et d'une femme, Lola (Patricia Bopp), après leur séparation. Cette ballade légère et triste, brochant autour du récit de Peter Pan le thème du refus de grandir, conte la lente déchéance d'un homme. Lola, quant à elle, aménage sa vie, invente l'avenir. La lenteur générale des scènes qui pourrait lasser est aisément compensée par le magnétisme triomphant de la comédienne Patricia Bopp, qui gouverne littéralement le film. Le film de Nikos Panayotopoulos, *O Ergenis* (Le Célibataire), en compétition lui aussi, rend également compte du naufrage d'un homme abandonné par ses amours successives au profit d'un marqueur charismatique, Juan. La faiblesse du mâle, assurément, aura été

(Re)Lus

LA FIN DU film *Connu de nos services*, Claude Muret cite le livre qu'il avait écrit, après l'expérience communautaire et le suicide d'un camarade. Livre mythique que je n'avais pas lu, dont le souvenir était lié à mes années de collégien.

En 125 petits textes, souvenirs saccadés, Muret fait le tour des années de lutte. Évidemment, les préoccupations et le langage semblent souvent tomber d'une autre planète, – de trente ans d'années-humaines. Au fil des pages:

À la «coco», «on ne craignait pas d'aborder n'importe quel problème, [...] en vertu d'un mot d'ordre simple: la vie, notre vie, ne se divise pas.» Certains comportements individuels posaient problème, ainsi «Félix et Charles commencèrent par se saouler assez systématiquement la gueule et leur disponibilité politique s'en ressentit». Le combat se portait tous azimuts, «il fallait lutter pour faire exister le maximum de liberté. Chaque relation [étant] l'ensemble des rapports sociaux: indispensables ces nouveaux terrains de lutte de classes». De même, il s'agissait de discerner «quelles sont les tendances petites-bourgeoises? comment et où les combattre?». «Il fallait essayer de baisser comme on essayait de vivre: au rythme des masses [!]: Ces «masses», passablement indéfinies, étaient généreusement mythifiées et «la tendance principale c'était [d'y aller] pour apprendre d'elles et y multiplier les expériences».

Terminons avec cette lyrique envolée: «Tout nous appartient, tout est à nous, et le paysage par-dessus tout». cp

Maocosmique, Âge d'Homme, 1975

un des grands thèmes de ce Festival, comme le suggérait la reprise de *Il Bel'Antonio* (1960) de Bini, avec Mastroianni (scénario de Pasolini) ainsi que *Le Dernier tango à Paris* (1972) de Bertolucci, inondé des inoubliables larmes de Marlon Brando.

Jérôme Meizoz